



LA FEUILLE MORTE

A MON AMI WILFRID P.

Hélas ! tout est bien sombre au sein de la nature.
Tout a changé, tout a vieilli.
L'oiseau ne trouve plus, perche dans la ramure,
Son trésor, son doux nid.

Plus de ces chants joyeux qu'entonnait la fauvette
Jouant dans le creux des vallons,
Plus d'éclat, plus de bruit, la nature muette
N'a plus de ses chansons.

Des pieds foulent encor la forêt dépouillée.
Des cœurs vont encore y rêver,
Mais personne ne dort sous l'épaisse feuillée,
Personne n'y va chanter.

Chanter ! quand tout se meurt à travers le silence,
Quand la feuille échappe au rameau,
Quand le sol tout humide oubliant la clémence
N'est qu'un vaste tombeau.

Ami, dont le regard a le feu du poète,
Oh ! dis-le moi, tu veux parler,
Eh bien ! vois cette feuille, elle meurt et répète
Que tu dois soupirer.

Cette feuille qui tombe est ta vivante image,
Presque toujours tu suis son sort ;
Le printemps, elle naît, tu gardes son langage
Et tu ris de la mort.

L'été, quand elle brille au milieu du feuillage,
Elle t'enseigne la gaieté,
Et quand tu vas t'asseoir sous son gracieux ombrage,
Alors, tu ne peux que chanter.

Mais, arrive l'automne et ses pluies glaciales,
Arrive le froid aquilon,
Tout, au fond des forêts, prend teintes sépulchrales,
Tout va dormir dans le vallon.

Et ton front se brunit, ami qui tiens la lyre,
Tu t'avances d'un pas errant ;
Hélas ! la feuille est morte et ton grand cœur soupire
Avec la voix du vent.

LORENZO.

St-André d'Agenteuil, octobre 1889.

ÇA FAIT PEUR AUX OISEAUX

Voulez-vous composer une chansonnette-perle, une chansonnette qui fasse fureur et qui devienne un succès au salon ?

Prenez une naïveté, mettez-là avec quelques rimes médiocres dans un moule à strophes, passez le tout quelques instants au feu de votre imagination, puis retirez et servez chaud au public.

C'est infailible, il faut que cela fasse le tour du monde !

La chansonnette de M. P***, dans l'opérette *Bredouille*, a dû voir le jour de cette façon.

On ne saurait, en effet, s'expliquer autrement sa vogue, car son seul mérite consiste dans une simple naïveté de résistance, le refrain :

Ça fait peur aux oiseaux !

Tout le reste n'est que du remplissage cousu de fil blanc.

M. P*** prétend faire pâmer le public sur les confidences de deux amoureux, et il ne peut en produire qu'un seul, M. Lisandre ; sa compagne, que nous nommerons pour la circonstance Mlle Naïva, n'aime que les oiseaux, mais les petits seulement, pas les gros... comme Lisandre !

Puis, cette Naïva que l'auteur veut faire poser comme un modèle de simplicité grotesque et de naïveté colossale, n'est en réalité qu'une rusée comère qui voit parfaitement clair dans son jeu.

Conséquemment, la naïveté qu'on met sur ses lèvres ne lui sied pas plus qu'un bonnet de tam bour-major, sur la tête d'un pygmée.

Mais arrivons aux preuves. C'est Naïva qui parle :

Ne parlez pas tant, Lisandre.
Quand nous tendons nos filets,
Les oiseaux vont vous entendre
Et s'enfuient des bosquets.

Vous voyez ? cela perce déjà. Elle trouve que Lisandre parle trop ! Si elle était naïve et si elle aimait véritablement l'oiseleur, comme l'auteur cherche à le faire croire, elle cueillerait plutôt ses paroles comme des perles d'or, des gouttelettes de

miel ou de sirop d'érable, et elle ne lui dirait pas de se taire.

Aimez-moi sans me le dire,
A quoi bon tous ces grands mots ?

Son indifférence s'accuse davantage. " Mes rebuffades ne vous font rien, M. Lisandre, eh bien, puisque vous y tenez tant, aimez-moi, mais aimez-moi *sans me le dire*, car comme je ne vous aime pas, vos grands mots sont bien mieux dans votre for intérieur." Mais quels sont ces grands mots ? Les mots *ange*, *cœur* et *pleur* probablement, puisque dans le dictionnaire des amoureux il paraît que ce sont les plus grands !

Calmez ce bruyant délire.

Pauvre Lisandre ! Naïva veut absolument qu'il ait le délire maintenant, et pas un délire ordinaire... un délire *bruyant*, s'il vous plaît, vous comprenez, quelque chose comme le simoun d'Afrique ou comme les eaux neigeuses des chutes Niagara. Il pouvait bien l'appeler cruelle.

Bon ! vous m'appellez cruelle,
Vraiment, vous perdez l'esprit ;

Il y a assez de ce *bon !* pour effaroucher tous les oiseaux passés, présents et futurs. M. P*** peut en prendre note, s'il tient aux bonnes grâces de Mlle Naïva.

Elle n'est pas tendre, son héroïne, Lisandre sort à peine de son délire qu'elle cherche à lui faire perdre le peu d'esprit qui lui reste. S'il ne finit pas sa carrière d'oiseleur à Beauport ou à la Longue-Pointe, il aura de la chance.

Vous me croyez infidèle...
Ne faites pas tant de bruit.

Dans vos intervalles lucides, vous péchez contre l'étiquette, M. Lisandre. On ne doit jamais prononcer le mot *infidèle* en vain, et encore moins le répéter d'une voix de tonnerre à tous les échos d'alentour, surtout quand on s'adresse à Mlle Naïva, qui, tout en aimant les oiseaux, les petits, peut bien avoir un amant qui écoute, là, tout près, dans les bosquets.

Quoi ! vous parlez de vous pendre
Aux branches de ces ormeaux :
Mais vous savez bien, Lisandre
Que ça fait peur aux oiseaux.

Comme elle l'aime ! Si elle n'avait pas besoin de plumes pour garnir son chapeau, je parie qu'elle n'aurait aucune objection à tirer elle-même sur la corde. Mais Lisandre est-il sérieux ? Veut-il réellement se pendre ? Pourquoi pas. Croyez-vous que ces branches d'ormeaux ne soient là que pour la rime ! Lisandre sait bien ce qu'il fait, une branche d'ormeau ou mieux une tige d'ormeau—l'auteur me *branche* par hyperbole—c'est bien plus flexible qu'une poutre, qu'une branche d'érable ou de bouleau, et, comme il n'a été nullement question de la dimension de l'arbuste, qui vous dit que Lisandre n'a pas en vue un ormeau de six pouces de hauteur ! ! !

Vous tenez ma main, Lisandre
Comment puis-je vous aider ?

En quoi Naïva peut-elle aider Lisandre ! Mystère ! M. P*** vous auriez dû demander à M. Badger une lampe incandescente pour éclairer ce point obscur de votre chansonnette. En vous faisant passer pour un électeur du quartier Saint-Antoine, vous auriez eu votre luminaire à l'instant *par le câble transatlantique*. Qui sait ? Lisandre demandait peut-être à Naïva de l'aider à se hisser sur son ormeau de six pouces !

Il faudrait à vous entendre
Vous accorder un baiser.
Ah ! prenez en deux bien vite
Et retournez aux pipeaux.

Enfin, Naïva a trouvé un moyen de se débarrasser de Lisandre. Il lui demande un baiser, elle lui en donne *deux*, non par amour, mais par politique. En ne lui en accordant qu'un, il en aurait demandé un deuxième et peut-être un troisième ; en lui en laissant deux tout de suite avec l'excellente recommandation de ne pas les allonger, et de les prendre *bien vite*, elle sauve du temps et des oiseaux. Et de crainte que Lisandre s'y méprenne encore, elle s'empresse d'ajouter : *Retournez aux pipeaux*, en d'autres termes : " Allez vous promener," ou en bon canadien : " Allez au balai, M. Lisandre ! " On ne saurait éconduire un galant plus sommairement.

Et l'auteur voudrait nous faire croire, après cela, que celle qui traite Lisandre de bavard, de

pas d'esprit, et qui l'envoie ainsi se promener, est une naïve ! et que son refrain d'occasion lui va comme son gant !

Passez, l'ami, on connaît votre recette.

Vous avez mis une naïveté, quelques rimes et un rouleau de fil blanc dans un moule à strophes, et au feu de votre imagination, on a vu naître cette chansonnette-perle que soprani et ténors roucoulent sans cesse dans nos salons, au grand scandale des parnassiens.

Vraiment et sans calembourg,

Ça fait peur aux oiseaux !

J. P. V. Du Sault.

POUR LES PAUVRES

Voici revenir déjà les jours tristes et sombres de l'automne. Les arbres de nos forêts ont revêtu, pour quelques jours seulement, leur manteau de pourpre et d'or. Les champs, dépouillés de leur moisson, sont nus et déserts. Les oiseaux, ces charmants hôtes de nos campagnes, se dirigent, comme à regret, vers d'autres lieux. La nature épuisée se prépare au sommeil hivernal et va bientôt se draper dans sa blanche parure pour ne se réveiller qu'après six longs mois. Nos lacs, nos rivières, nos grands fleuves même vont se solidifier sous l'action d'un froid sibérien.

La froide misère, avec son cortège de souffrances, va venir s'installer sous l'humble toit qui abrite les déshérités de cette vie. Hélas ! qu'ils sont nombreux, dans nos grandes villes, ceux qui souffrent durant la saison d'hiver ! Que de pauvres honteux n'ayant point le strict nécessaire, tandis que le riche vit dans l'abondance ! Que de sombres drames et que de larmes dans le galetas sans feu du misérable, tandis que la demeure confortable de l'opulent retentit des accents du plaisir !

Pour un grand nombre de travailleurs l'été a été loin d'être productif, car à peine leur a-t-il été possible de pourvoir aux besoins de leur famille, pendant cette saison ; et voilà l'hiver qui les surprend sans provisions, sans chauffage, ayant à peine de quoi se couvrir. Et puis, combien de veuves infortunées s'épuisent, par un travail peu rémunérateur et au-dessus de leurs forces, pour donner à leurs petits enfants juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Combien de malheureux vieillards, vivent solitaires dans de misérables taudis, n'ayant personne pour soutenir leurs pas chancelants, point de feu pour réchauffer leurs membres engourdis, souvent point de pain pour soutenir leur misérable existence !

O vous tous ! qui vivez dans l'abondance, sans souci du lendemain, n'oubliez point ceux qui souffrent à vos côtés si vous voulez que Dieu bénisse votre famille et vos entreprises ! N'attendez pas qu'ils viennent frapper à votre porte et s'agenouiller, sur votre seuil de pierre, pour demander assistance, mais recherchez les, car les plus malheureux cachent souvent leur détresse. Faites renaître l'espérance dans leurs cœurs, adoucissez leurs peines, séchez leurs larmes. Que l'orphelin trouve en vous un père, le pauvre un soutien, le vieillard un appui et des consolations pour embellir le soir de sa vie.

" Donnez ! Il vient un temps où la terre nous laisse ;
Vos aumônes, la haut vous font une richesse ;
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

J. P. V. DU SAULT.

Bordeaux, 2 octobre 1889.

Nous sommes nés pour vivre en commun ; notre société est une voûte de pierres liées ensemble qui tomberait si l'une ne soutenait l'autre.—SÉNÈQUE

Lu sur l'album d'un sceptique :

" Les yeux de la femme qui pleure, la bouche de la femme qui rit, ô les délicieux écrins... de perles fausses ! "